

Par ici la sortie d'orthodoxie

Tourné en Israël, «Pork and Milk» fait témoigner des affranchis du dogme.

Pork and Milk

documentaire de Valérie Mréjen,
52 mn.

Ecrivaine (Mon grand-père, L'Agreste, Eau sauvage), plasticienne et vidéaste (Portraits filmés, la Défaite du rouge-gorge), Valérie Mréjen travaille à partir de la confession intime, du souvenir personnel, de la remémoration d'enfance. Pour les galeries et les musées – récemment dans Notre histoire au Palais de Tokyo ou avec l'expérience de la durée à la biennale de Lyon, elle fait partie des jeunes artistes qui comptent sur la scène contemporaine.

«Aller vers la question», Pork and Milk, selon la forme du documentaire, est un film tourné en Israël voici presque deux ans sur la déprise du religieux. Si l'on ne cesse de parler en ce moment du «retour à la religion» et de l'intégrisme, Valérie Mréjen a filmé son exact contraire: comment des hommes et des femmes élevés dans l'orthodoxie la plus stricte et fondamentaliste ont décidé un jour de rompre avec le fanatisme et le rite, donc avec leur famille, pour entrer dans la société laïque, d'«aller vers la question» ainsi que le dit l'hébreu, la langue que parle ce film.

Une dizaine de jeunes témoins disent les conditions de cette prise de conscience et de cette déprise. Filmés frontalement, dans leur milieu d'accueil (un restaurant, un terrain de rugby, un jardin, une terrasse, chez eux), ils racontent leur vérité à travers leurs sensations passées et présentes, leur découverte du monde et des autres, le réveil de leurs sens, leurs activités et rituels passés et présents.

Mosaïque. Extrêmement fins, souvent émouvants, très «écrits», ces témoignages, dans leur rigoureuse organisation, reconstituent des expériences de la transgression comme une mosaïque de destins, proposant un récit sensible de la volonté d'être soi dans le monde, à travers des désirs, hésitations, ruptures, fidélités. Pork and Milk réussit à être jamais manichéen sur un «sujet de société», préférant le récit intime au message, le filmage à l'enquête, le montage à la démonstration. C'est une leçon de vie, et non une morale du direct.

Antoine de Baeque



Valérie Mréjen. Récit intime plutôt que message, montage plutôt que démonstration.

Mes dates clés

PAR VALÉRIE MRÉJEN

1977. Je dois avoir 7 ans. Je veux téléphoner à une amie. Je place le bout du doigt dans les trous en face de chaque chiffre et fais tourner le disque en plastique transparent jusqu'au cran nickelé. Il revient dans sa position initiale avec un bruit de trotteuse. Une dame décroche. Je demande ma copine. Mon interlocutrice répond: «Le vous reconnais. Ecoutez, je n'ai rien contre vous, je sais que vous sortez avec mon fils. Pourquoi essayez-vous de mentir? Je sais très bien que c'est vous. Soyons amies. Ne craignez rien, je vous assure. Vous n'avez aucune raison de faire ça.»

1978. Dans la cour de l'école primaire, au parc Monceau, je viens me réfugier auprès de la maîtresse après m'être bagarrée avec un garçon. Je sursis qu'elle va me protéger, et infliger une punition publique et exemplaire à ce petit crétin. Elle est sur un banc avec une collègue. Je me glisse dans son dos et viens lui souffler à l'oreille: «Madame, il n'arrête pas de m'embêter.» Elle se retourne à peine et soupire, détachée: «Moi, c'est toi qui m'embêtes.»

1980-81. Ma mère me dit: «C'est le désir qui fait la loi, et pas la loi qui fait le désir.»

Mais oui, exactement, bien sûr! Je pense à toutes les occasions forcées, aux fêtes de famille imposées, aux repas ennuyeux. Chaque fois que mon père nous demande d'être enthousiastes et gais quand il nous emmène le dimanche déjeuner chez une tante, je me répète cette phrase en boucle dans ma tête.

1986. Ma mère vient de mourir. Une de ses amies m'invite au café. J'ai commandé un chocolat. L'addition arrive. Elle pose un billet de 50 francs dans la coupelle et dit: «A charge de revanche.» Cette phrase, qui cingle brutalement comme une sombre menace, me donne l'impression déplaisante qu'elle a payé à contrecoeur.

1992. A l'Ecole des beaux-arts, j'ai rendez-vous un matin tôt avec une professeure que j'admire et qui m'intimide. Juste avant qu'elle arrive, j'accroche négligemment le travail que je viens de finir et qui m'a demandé des heures. Le tulle délicatement cousu pend d'un côté et traîne par terre. Elle se fâche violemment: «Maintenant ça suffit de faire comme si ça n'était pas important. Vous êtes dans cette école, vous passez beaucoup de temps à y produire des choses, c'est tout à fait sérieux.

Il est temps de devenir adulte. Qu'est-ce que c'est que cette présentation? Cessez de faire la moitié du boulot comme si vous n'étiez pas concernée.» Je comprends qu'elle a raison. C'est une douche froide et un encouragement.

1993. Une ancienne copine de lycée, déhurrée et langue de vipère, vient me rendre visite avec son nouveau fiancé, un étudiant en histoire très sérieux qui ne desserre pas les dents. Ils s'installent autour de ma table. Par terre, à côté de nous, une sculpture en cosses de caroube retournées et vernies que j'ai patiemment cousues et qui ressemble à un boa géant. Il se penche vers l'objet, un petit sourire sarcastique en coin: «Ça sert à quoi?»

1996. Une association culturelle d'Epinal, La lune en parachute, me contacte pour une exposition. Je n'arrive pas à les rappeler. Le responsable me laisse des messages: «Allô oui, c'est encore La lune en parachute.» Ce nom. Ce n'est pas possible. Je ne rappelle jamais. Une autre fois, un sculpteur qui anime un atelier de création m'invite pour une intervention. Il m'envoie un courrier de présentation pour que je voie si cela m'intéresse. Il rappelle quelques jours plus tard: «Alors, ya du désir?» Cette phrase devient une sorte de jingle dans ma bande d'amis de l'époque.

1997. Gérard, mon futur éditeur, doit m'appeler pour couper un verre. J'attends son coup de téléphone. Le lendemain, il me laisse un message: «Hier, je ne t'ai pas appelée, j'ai oublié tout simplement.» Je comprends

que ce type dit toujours ce qu'il pense sans se soucier d'enjoliver la vérité. Plus tard, je décide de lui faire lire mon manuscrit.

1998. Je vois par hasard un documentaire sur la Chinati foundation, la fondation de Donald Judd à Marfa, au Texas. Ils accueillent des artistes en résidence. Une Américaine qui en a entendu parler aussi me dit: «You should try. Why don't you send portfolio?» Je me dis pourquoi pas. Elle a l'air de croire que je pourrais y aller. Ce serait donc envisageable. Je prépare un dossier et pars là-bas pendant deux mois.

1999. Après la sortie de mon premier récit, Mon grand-père, je discute avec un brocanteur des puces à côté de chez moi. «Ah, tu as fait un livre? Mais alors tu connaissais déjà l'éditeur? C'est un ami à toi?» Vexée comme un pou, je lui fais la gueule pendant des semaines et évite son étal.

2006. Un soir, j'achète une Tsing Tao chez un traiteur chinois. La jeune fille au comptoir me dit: «Il fait beau en ce moment.» Je réponds: «Ah bon? Tant mieux. J'en sais pas, je viens d'arriver j'ai été absente quelques jours.» Elle: «Oui je crois, enfin moi vous savez, j'en regarde jamais la météo.»